

# Mon cahier d'histoires n°4

---



CENTENAIRE DE LA GUERRE 1914-1918  
EDITION VILLE DE MARMANDE  
COLLECTION ARCHIVES MUNICIPALES



# Les lignes oubliées

Notre hommage et célébration du centenaire de la Grande Guerre prennent fin avec ce quatrième épisode, expression de la très grande incertitude de l'issue de ce conflit.

Le **doute** est présent jusqu'à la fin de l'été 1918. Ce scepticisme, rajouté aux violences physiques et psychologiques, restera imprimé dans les chairs et l'esprit des combattants durant leur vie entière.

Les offensives malheureuses et sanguinaires comme celle du Chemin des Dames vont marquer la combativité des soldats. Leur confiance dans le commandement et dans les choix stratégiques qui leur sont imposés est soumise à rude épreuve.

Désormais les soldats, toutes nations confondues, vont s'opposer à la guerre par un refus d'obéissance. Ces protestations individuelles ou collectives aboutissent aux mutineries du printemps 1917.

*Les mouvements pacifistes se mobilisent mais en vain.*

La **Victoire**, promise depuis 1914, va se traduire par l'Armistice du 11 novembre 1918. Cette victoire est obtenue grâce à la mobilisation des populations de l'arrière, dont les femmes, et à l'union des nations. L'arrivée en masse des effectifs des colonies, africains, indochinois, des membres de l'Empire britannique, des Etats-Unis, amérindiens, noirs américains, représente la diversité ethnique des combattants issus des territoires des pays alliés.

Ce quatrième volet vient, comme les précédents, mettre en exergue les destins individuels et les événements historiques permettant à chacun de se souvenir 100 ans après, que toutes les familles ont été frappées par cette effroyable atteinte à la paix et à la fraternité des peuples.

*A nos pères, grands-pères, arrières grands-pères pour leurs sacrifices  
Aux victimes civiles*

*In memoriam*

**Laurence Valay**

Adjointe au Maire de Marmande

En charge de la culture et des Nouvelles technologies



Jeanne ôta de ses pieds endoloris les chaussures vernies du dimanche et installa sa mère, Louise, sous la véranda rafraîchie par le vent velouté du soir. Peu à peu, le reste de la famille, les voisins et les amis de guerre, drapeaux repliés, égrenaient leur arrivée. Tous revenaient de l'enterrement du père de Jeanne, Cyprien, dit Pépé, héros ordinaire du premier conflit mondial. Depuis quelques années, le temps dévalisait la tête de Cyprien, qui s'égarait avec constance. La ritournelle familiale se rythmait donc au son de : « *Mais où est Pépé ?* ». L'évènement de l'après-midi avait résolu le problème : Pépé serait au cimetière, définitivement.

Le bruit des verres qui tintaient à la santé de Cyprien, les discussions mâtinées de vraies condoléances ou de fausse compassion amenuisaient sérieusement les réserves de patience de Jeanne qui désirait, encore un peu, retrouver ce père ombrageux, âpre souvent, un « taiseux » comme on disait par ici.

La jeune femme s'évada de l'incessant bourdonnement pour rejoindre le petit chalet embusqué dans un coin du jardin, refuge de Pépé. La courbe douce de l'escalier la mena au balcon, Jeanne respira l'éclat irisé des fleurs, les bégonias, les rosiers, le jasmin, les rouges et les ors, les pourpres et les bleus, la cascade de glycine et s'attendrit à la vue de la baignoire aux oiseaux. Le crissement habituel du gond s'ouvrit sur une pièce, simple. Une cheminée, un bureau, quelques lampes, un divan, le tapis de sa grand-mère patiné par les pas de son père. L'odeur du bois refroidi pendillait dans l'air.

La jeune femme s'assit devant le bureau et d'un geste machinal farfouilla dans le brouhaha des tiroirs. De vieilles photos, des montures de lunettes écaillées, des clés en panne de serrure, des cartes postales, des lettres, des stylos asséchés, un timbre, une gomme qui n'effaçait plus rien... Jeanne sourit à cet inventaire de souvenirs sans mémoire. Sa main buta alors sur un cahier qu'elle ne connaissait pas avec des tables de multiplications au dos, un cahier d'écolier gardien de dizaines de lignes écrites en noir, éclairées parfois par des croquis sommaires. Jeanne reconnut immédiatement l'écriture de son père, les premiers mots dataient de 1929.



« Quand je suis rentré dans mon foyer après quatre années à combattre, je pleurais souvent sans raison, je pouvais pleurer des jours entiers ou parfois trembler de tout mon corps, même tout l'amour de Louise n'arrivait pas à bout de ces sanglots incontrôlables.

J'ai été mobilisé en août 1914, une semaine avant mon mariage et même si je ne pensais qu'à Louise, mes compagnons et moi sommes partis dans la certitude que la guerre serait vite pliée, nous étions presque euphoriques et bercés, lors du voyage, par la beauté des paysages.

D'un coup, l'abomination s'est abattue sur nous. D'abord des traces de combat, des champs piétinés, des soldats qui enterraient à la va-vite leurs camarades. Ensuite, des sifflements suraigus qui explosaient dans un fracas inhumain : la litanie mortelle des obus qui enflait au fur et à mesure que les heures passaient, qui déchiquetaient des bataillons d'hommes dont la seule défense était un pauvre képi en tissu.

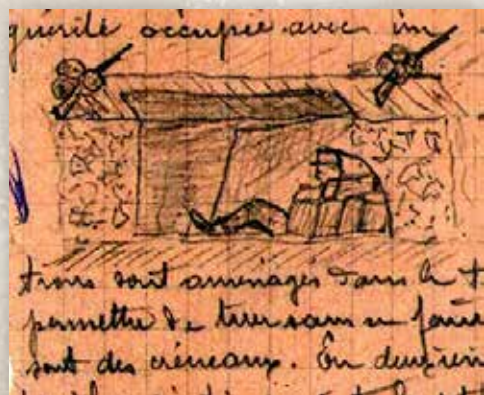


Entre deux accalmies, nous construisions une guérite de fortune avec des branches d'arbres, des feuillages et de la terre. Abri illusoire. Un mois basculait sur un autre, dans le vacarme incessant

des pilonnages. Nous avions maintenant des casques grâce au bon sens d'un certain sous-intendant militaire, Louis Adrian.

Comme des taupes, nous trouions la terre sur plusieurs mètres de profondeur pour fabriquer des tranchées de première, de deuxième, de troisième lignes. Ces chemins souterrains étaient le tremplin de nos combats et le réceptacle de nos terreurs, mais aussi nos cantines, nos chambres. Et nos tombeaux.

De plus en plus, les ondes de choc des obus et souvent l'ensevelissement sous les retombées terreuses de l'explosion rendaient certains de nos compagnons mutiques, d'autres encore se figeaient en position accroupie, incapables de se relever. On appelait ça l'obusite mais comme il n'y avait aucune lésion apparente, les médecins-militaires accusaient les soldats de simulation. On parlait aussi d'hystérie masculine. On les nommait surtout « les soldats de la honte » et on les envoyait subir la technique du docteur Clovis Vincent, qui consistait à infliger au patient des décharges électriques pour que la douleur physique prenne le pas sur la douleur psychique...



Notre misérable existence n'avait plus rien d'humain. Les ordres nous arrachaient des tranchées pour nous jeter en pâture aux monstres d'acier et de feu, nous avions encore et encore des centaines de blessés, de tués, les jours n'existaient plus, et toujours l'odeur indicible de la mort. Une nuit, notre cuisinier Marcel a été coupé en deux par un obus, notre Marcel, toujours aux petits soins pour nous, avait 22 ans.

Un répit dans la canonnade nous donna un peu de temps pour ramasser Marcel et l'enterrer. Depuis deux ans, nous savions creuser les trous... Deux planches ont servi de croix, Marcel avait une tombe.



Portés par leur seul épuisement, 850 000 soldats, dont j'étais, ont été envoyés vers la vallée de l'Aisne, sur le plateau du Chemin des Dames, pour anéantir l'armée allemande. Nous avons été écrasés par la puissance de feu ennemie : 30 000 soldats français sacrifiés en dix jours, pitoyable résultat ! Plus personne ne supportait les morts inutiles et les mensonges de l'Etat-Major, la colère grondait et les mutineries menaçaient.

Les semaines s'éffritaient entre les tranchées, les bombardements, les offensives et les contre-offensives. Lorsque nous chargions, les sentiments n'avaient pas cours, l'amour, la peur, plus rien n'avait de sens, il fallait aller de l'avant, courir, tirer, et si possible, survivre. En octobre 1918, nous sommes restés trente-six heures dans l'eau sans lever la tête, les Allemands tiraient à tout-va. J'avais le pied gauche noir comme du charbon et le corps violet,

nous avons quand même réussi à nous extirper de ce marais. A quand la fin de la guerre ou la mort ?

Il est arrivé tranquillement, s'est juché sur un monticule de terre, a rajusté son uniforme de caporal et pris une profonde inspiration. Son clairon a sonné les notes de l'armistice, elles ont ricoché sur les 700 kilomètres du front. La guerre était finie.

Louise et moi nous sommes mariés au printemps 1919, puis Jeanne a fait son entrée dans le monde, juste avant Noël. J'aurais dû être heureux. Mais la nuit, j'avais la sensation

d'être toujours au combat, de revivre des scènes, de revoir mes amis mourir. Je me sentais sale, souillé par la violence et le sang. J'étais incapable de parler, personne ne pouvait comprendre ce mal, même pas Louise. Je n'arrivais pas à me délester du poids de mes quatre années de guerre, mes pensées étaient suicidaires. Pour éviter les cauchemars, j'ai bu un verre avant de me coucher, puis deux, puis une bouteille, puis deux. Louise n'en pouvait plus et j'ignorais Jeanne. Notre docteur m'a prescrit des médications sédatives et conseillé de prendre des bains. Mais dès que je fermais les yeux, je repartais dans les tranchées et m'abrutissais de bombardements.

Bâillonné par mon calvaire intérieur j'ai fait vivre à ma femme et à ma fille une décennie de tourments, j'ai mis à distance des anciens camarades de combat pour ne pas croiser dans leur regard le reflet de mes terreurs.



Enfin, en 1929, j'ai rencontré un docteur qui soignait l'inconscient, comme il l'appelait. Il a entendu mon inaudible souffrance, m'a incité à écrire. Il m'a fallu des années pour noter un mot, puis plusieurs, puis des phrases entières, à extirper de ma tête des lambeaux de cette abomination.

J'avais été un jeune homme rieur, curieux, qui aimait la vie et Louise, qui allait se marier, en ce bel été 14, dans la petite église de son village. Quatre années plus tard, j'étais devenu un mari, un père, mais surtout un homme noirci par l'horreur ».

Jeanne referma le cahier avec application, le reposa dans le tiroir.

Elle venait de comprendre son père pour la toute première fois.

*Cette petite histoire dans la Grande Histoire met en scène des personnages fictifs. Elle s'inspire de faits réels, issus des témoignages de Poilus.*

*Le trouble de stress post-traumatique est aujourd'hui soigné, il ne l'était pas lors du premier conflit mondial. Les chercheurs considèrent que 10% des soldats de 1914 ont perdu pied psychologiquement, soit quelques jours, soit plusieurs mois pendant les combats et évaluent à 300 000 le nombre de post-traumatisés comme le personnage de Cyprien.*

*Le chiffre est sûrement supérieur.*

# Destins de guerre

L'HÉROÏQUE MARSOUIN DU FORTIN DE BEAUSÉJOUR



Mathieu Jouy ©Archives DDM

## Le marsouin héroïque

Batelier de Castets-en-Dorthe, Mathieu Jouy sert dans le 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine. En décembre 1914, les « marsouins » s'emparent du fortin de Beauséjour, en Champagne, lieu stratégique en ce début de guerre. 1000 hommes sont décimés. Mathieu Jouy fait partie des survivants qui tiennent la position. Posté en sentinelle, il stoppe grâce à des feux la progression des soldats allemands, abat six assaillants, est blessé au bras par un coup de baïonnette, puis à la tête par un coup de sabre. S'il plie, le marsouin ne rompt pas. Il est surnommé « Le héros de Beauséjour ». Décoré de

la médaille militaire, il repart au combat jusqu'à la fin du conflit. En 1919, Mathieu Jouy s'engage dans la coloniale où il restera dix ans. Libéré du service en 1927, il reprend son métier de batelier à Castelsarrasin.

## Six noms et une route

Ils s'appelaient James Benson, Justin Breguet, Clifton Brindal, Sidney Broom, William Burke et Robert Maudlsey, ils arrivaient d'Australie, comme 295 000 de leurs compatriotes, pour combattre sur la terre de France aux côtés des Poilus.

Ces six hommes sont morts en juillet 1916 lors de la terrible bataille de Fromelles dans les Hauts-de-France et ont été enterrés dans des fosses communes. En 2016, grâce aux recherches lancées auprès des descendants des soldats et à des analyses ADN, les corps de ces six soldats ont été identifiés et des tombes gravées à leurs



The Memorial arch : Great Ocean Road ©DR

noms dans le cimetière militaire de Fromelles. 46 000 Australiens ont trouvé la mort et 132 000 ont été blessés lors de la première guerre. En 1919, le gouvernement australien décide de la construction d'une route côtière de 243 kilomètres pour « rendre hommage aux marins et aux soldats tués pendant la première guerre mondiale ». Cette route de commémoration est édifiée par 3 000 soldats, tous revenus de la Grande Guerre.

Inaugurée en 1932, the Great Ocean Road est, aujourd'hui, la route la plus mythique d'Australie.



Francis Pegahmagabow ©DR

### Un indien dans la guerre

Francis Pegahmagabow, dit Peggy, est né en 1888 à Parry Island, dans la province canadienne de l'Ontario. Cet Indien Ojibwée appartient à la plus importante communauté amérindienne de son pays. Lorsque la guerre éclate, il se porte volontaire et intègre les Forces armées du Canada, qui fournissent aux Alliés plus de 628 000 soldats.

Sur le front Ouest à partir de 1915, Peggy se fait vite remarquer pour ses qualités hors pair d'éclaireur et de tireur d'élite. Blessé à une jambe lors de la bataille de Passchendaele en Flandres, il repart très vite au combat sur le front belge jusqu'au dénouement du conflit. Il rentre dans son pays en 1919 auréolé de plusieurs médailles militaires dont une pour acte de bravoure. Il meurt en 1952 après avoir milité toute sa vie pour le droit des Indiens. En 2003, sa ville natale de Parry Island lui rend hommage en dévoilant une plaque commémorative qui célèbre le soldat amérindien le plus décoré de l'histoire du Canada.

### Il faut sauver le soldat Smith

En 1914, la famille Smith vit dans les quartiers pauvres de Barnard Castle au nord-est de l'Angleterre. Le père, John, est ramoneur et avec son épouse, Margaret, ils ont six garçons. Au commencement de la guerre, la fratrie se porte volontaire et part combattre. Au fur et à mesure des semaines, un puis deux, puis trois enfin cinq des fils sont tués dans les tranchées. Profondément bouleversés par ces drames, les habitants de Barnard Castle ont alors écrit à la



Wilfred Smith ©DR

reine Mary, épouse du roi d'Angleterre George V, pour épargner le dernier fils d'une mort certaine. Wilfred Smith est ramené à la maison vivant.

En 1923, il dépose avec sa mère la première gerbe de fleurs du monument aux morts de Barnard Castle, fraîchement construit.



Le régiment de Wilfred Smith ©DR



Anibal Milhais ©DR

Anibal Milhais devient le « soldat millions », que ses exploits font le tour du monde et que son village devient Valongo de Milhais. Anibal est le seul non gradé à recevoir le collier de l'Ordre de Torre e Espada, la plus haute distinction militaire du Portugal.

7 000 Portugais ont péri lors de la Grande Guerre.

### Prénom : Edith

Le 12 octobre 1915 à 2 heures du matin, Edith Cavell, sujet britannique est fusillée à Bruxelles pour haute-trahison par les Allemands. Cette exécution bouleverse les pays de la triple Entente et, en quelques mois, Edith Cavell devient une héroïne de la Grande Guerre. Ecoles, hôpitaux, rues sont baptisés à son nom. Directrice depuis 1907 de l'école d'infirmières de Bruxelles, la jeune femme soigne, cache, nourrit, habille les centaines de soldats blessés qui arrivent du front belge. Mais son engagement ne s'arrête pas là. L'infirmière rejoint un réseau d'évasion qui fait passer les soldats alliés de la Belgique à la Hollande, un pays neutre. En août 1915, le réseau tombe sur dénonciation, Edith est arrêtée et condamnée à mort. Le Royaume-Uni transforme sa ressortissante en martyre et la propagande utilise sa fin tragique. A la fin de la guerre son corps est rapatrié et une cérémonie, conduite par le roi George V, se déroule à l'abbaye de Westminster.

C'est à cette infirmière qu'Edith Gassion, enfant de 1915 et mondialement connue sous le pseudonyme d'Edith Piaf, doit son prénom.



Edith Cavell ©DR

### Adiante !

Le Portugal mobilise 50 000 hommes en 1914. Parmi ces soldats, un nom passe à la postérité, celui d'Anibal Augusto Milhais, paysan du village de Valongo, jeune homme frêle et petit. Lors de la bataille de la Lys en Belgique (1918), Anibal mitraille à lui tout seul une colonne de soldats allemands et sauve un médecin écossais pris au piège d'un marais. « Tu t'appelles Milhais » lui dit son commandant, « mais tu vau des millions ». C'est ainsi que le soldat

# Histoires de guerre

## Un chemin de mémoire

Dans l'insouciance de l'année 1780, Marie-Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, surnommées « Les Dames de France », se rendent régulièrement au château de Bouconville, propriété de l'ancienne gouvernante de Marie-Adélaïde, la comtesse de Narbonne-Lara. Souvent, par une journée printanière, elles rejoignent l'abbaye de Vauclair par un chemin cahoteux qui suit la ligne de crête des vallées de l'Aisne et de l'Ailette. Le comte de Narbonne-Lara, bon prince, fait alors empierrier le sentier pour rendre le trajet plus agréable. L'appellation « Le Chemin des Dames » est issue de cette champêtre histoire.



Dans l'horreur de l'année 1917, l'Etat-Major français lance, sous l'impulsion du général Nivelle, une grande offensive, la bataille du Chemin des Dames, dans le but de percer les lignes ennemies. L'avancée française devait être foudroyante, elle se solde par un échec retentissant, qui laisse au bord du Chemin, 30 000 morts en dix jours.

Déclaré « zone rouge » impropre à la culture par arrêté préfectoral en 1919, évacué, exproprié, le secteur du Chemin des Dames a été progressivement ramené à la vie. Pendant plus de 20 ans, les tranchées et les trous d'obus ont été remblayés, des tonnes de ferrailles et de munitions, des cadavres par dizaines ont été extraits du sol.



## Trois petites notes de musique

Le 7 novembre 1918 à 21h, le caporal-clairon Pierre Sellier du 171<sup>e</sup> régiment d'infanterie sonne les notes du premier cessez-le-feu sur le front de La Capelle, dans l'Aisne. Pourtant, dès minuit, les combats reprennent. Ils s'arrêtent définitivement le 11 novembre, lorsque les centaines de clairons de la ligne de front sonnent, au même moment, l'armistice, après 1561 jours de guerre.

Pierre Sellier fait don du clairon au Musée de l'Armée en 1926.



Le clairon de l'armistice est visible au musée des Invalides. ©DR

## Le souvenir sculpté

Les premiers monuments aux morts apparaissent après la guerre de 1870 mais restent confidentiels. Jusqu'en 1914, le soldat n'a pas droit à une tombe, son nom n'est inscrit nulle part, comme oublié. A partir de 1919, la quasi-totalité des communes de France érigent un monument en hommage aux victimes de la guerre. Celui de Marmande est construit entre 1921 et 1922, il est l'œuvre du sculpteur, Raoul Lamourdedieu. Classé Monument historique en 2014, il affiche les noms des 342 Marmandais tués sur les champs de bataille pendant le premier conflit mondial.



Le Monument aux morts de la ville de Marmande ©Service Communication

## Un patrimoine universel

A côté de Verdun, se dresse la nécropole nationale de Douaumont, créée en 1923, et financée en partie par l'apport financier des communes de France.

Les cimetières de la Grande Guerre, 136 au total entre la France et la Belgique, accueillent des soldats de tous les pays tués au combat. Serge Barcellini, contrôleur général des armées, soutenu par élus et associations, a sollicité l'Unesco pour classer cet ensemble de cimetières, les premiers de la guerre moderne, au patrimoine mondial. Le verdict sera rendu en juin 2018, année du centenaire de l'armistice.



Des soldats du monde entier reposent dans les cimetières français de la Grande Guerre ©DR

## Les témoins silencieux

La guerre a dévasté humains et paysages. Dans la région de Verdun, six villages entièrement détruits n'ont jamais été reconstruits même si les vestiges et les noms de ces communes subsistent aujourd'hui. Les emplacements des maisons et des lieux publics sont symbolisés. Ils rappellent les métiers, les activités et la vie d'avant-guerre. Ces communes portent le statut de « Mortes pour la France », elles sont administrées par un maire et deux adjoints, nommés par le préfet de la Meuse.

Elles s'appellent Beaumont-en-Verdunois, Bezonvaux, Cumières-le-Mort-Homme, Fleury-devant-Douaumont, Haumont-près-Samogneau et Louvemont-Côte-du-Poivre.

# Des Américains dans la guerre



L'escadrille La Fayette ©DR

l'évolution de l'opinion américaine sur la réalité de la guerre en France. Le groupe La Fayette Flying Corps a été cité dans l'Ordre de l'armée de l'air, de la Croix de guerre et de la Médaille militaire.

## Les éclaireurs

Un an avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, en avril 1916, de jeunes aviateurs américains créent l'escadrille La Fayette, avec l'assentiment du commandement français. Composée de 38 pilotes et de cinq officiers, l'escadrille entre dans la légende des combats aériens du premier conflit mondial. Leurs exploits et leur engagement volontaire contribuent également à



Un Sammy ©P. Lamy

## Des surnoms pour l'Histoire

Un million de soldats américains débarquent sur le continent européen entre 1917 et 1918. On les surnomme les « Sammys », en référence au fameux « Oncle Sam », surnom du new-yorkais, Samuel Wilson qui fit fortune en fournissant l'armée pendant la guerre anglo-américaine de 1812. Son sobriquet devient le symbole d'une Amérique paternelle. Une deuxième appellation caractérise les troupes US : celle de « Doughboys », qui elle, renvoie à la guerre de Sécession où les vareuses des combattants portaient des boutons en forme de doughnut (beignet).



Harry Truman  
©Army Historical Foundation

## Un soldat-président

Le 14 avril 1918, le bateau USS George-Washington accoste en rade de Brest et débarque les soldats du 129<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Parmi eux, un petit homme à lunettes de 34 ans qui prend le commandement d'un bataillon, missionné pour monter au front dans les Vosges. Son unité tire, en novembre 1918, les derniers coups de feu du conflit. Le petit homme à lunettes devient le 12 avril 1945, le 33<sup>e</sup> président des Etats-Unis et se nomme Harry Truman. Il autorisera les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki en août 1945.



Couple de Français remerciant des soldats américains ©US National Archives

et noirs se battent côte à côte dans les tranchées... C'est donc avec le casque français Adrian vissé sur leurs têtes que s'illustrent les Harlem Hellfighters, première unité de 4 500 combattants noirs. Le plus célèbre d'entre eux, Henry Johnson, entre dans la légende en mai 1918 en se battant au couteau face à une vingtaine d'Allemands. Mais un autre nom marque également l'unité de Harlem, celui de James Reese Europe, premier jazzman à avoir joué au Carnegie Hall de New-York. Reese est nommé chef du groupe de musique des Hellfighters et parcourt des milliers de kilomètres sur les routes de France, trompette à la main, pour encourager les soldats qui montent au front. Pour la première fois, les Français entendent cette musique originale : le jazz.



Les Harlem Hellfighters avec le casque Adrian  
©US National Archives



En 1921, un soldat inconnu est choisi parmi les quatre cimetières américains du territoire français. Le cercueil est solennellement rapatrié aux Etats-Unis pour être inhumé au cimetière national d'Arlington à Washington, dans un tombeau construit à cet effet. La plaque suivante est déposée sur le cercueil: « An unknown American who gave his life in the world war ».

© US National Archives

# Voir, lire, écouter

## Voir la guerre

*La grande illusion* de Jean Renoir, 1937  
*Les sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick, 1957  
*La vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier, 1989  
*Capitaine Conan* de Bertrand Tavernier, 1996  
*La chambre des officiers* de François Dupeyron, 2001  
*Un long dimanche de fiançailles* de Jean-Pierre Jeunet, 2004  
*Joyeux Noël* de Christian Carion, 2005  
*Fly boys* de Tony Bill, 2006  
*Les fragments d'Antonin* de Gabriel Le Bomin, 2006  
*Cheval de guerre* de Steven Spielberg, 2011  
*Cessez-le-feu* d'Emmanuel Courcol, 2017



## Lire la guerre

*A l'Ouest, rien de nouveau*, Erich Maria Remarque, éd. Stock  
*Le feu*, Henri Barbusse, éd. GF  
*Orages d'acier*, Ernst Jünger, éd. Le livre de poche  
*L'adieu aux armes*, Ernest Hemingway, éd. Folio  
*Les âmes grises*, Philippe Claudel, éd. Stock  
*Au-revoir là-haut*, Pierre Lemaitre, éd. Albin Michel  
*Journal d'un attaché d'ambassade*, Paul Morand, éd. Gallimard

*Les croix de bois*, Roland Dorgelès, éd. Le livre de poche  
*Apocalypse la première guerre mondiale*, Daniel Costelle et Isabelle Clarke, éd. Flammarion  
*Paroles de Poilus*, Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume, éd. EJJ

## Ecouter la guerre

*La fabrique de l'histoire : la Grande Guerre*, France culture, podcast [www.franceculture.fr](http://www.franceculture.fr)  
*Petites musique d'une grande guerre : France musique*, podcast [www.francemusique.fr](http://www.francemusique.fr)  
*La Grande Guerre, anthologie 1914-1918 : lalibrairiesonore.com*, Label Frémeaux et associés

## Pour les enfants

*C'est pas sorcier*, guerre de 14-18 France 3  
*La Grande Guerre racontée aux enfants* de Christian Goux et Guy Lehideux, éd. du Triomphe  
Film d'animation: *Adama* de Simon Rouby  
Court-métrage d'animation : *Poilus* d'Isart Digital  
Jeu vidéo : *Soldats inconnus, mémoires de la Grande Guerre*, Ubisoft



4 années, 4 expositions

La Ville de Marmande célèbre

## le centenaire de la Grande Guerre

avec quatre expositions aux archives municipales

### De Sarajevo à la Mer du Nord

11 novembre 2014 > 31 octobre 2015

### Des tranchées à l'enfer de Verdun

11 novembre 2015 > 31 octobre 2016

### Le deuxième front : la vie à l'arrière

11 novembre 2016 > 31 octobre 2017

### 1917 / 1918 : du doute à la victoire

11 novembre 2017 > 30 décembre 2018

#### Que soient ici remerciées :

Toutes les personnes qui nous ont confié des objets, des documents, des photos, des uniformes afin d'enrichir nos expositions,

Toutes les personnes qui nous ont éclairés de leurs connaissances, de leurs conseils et de leur soutien,

Toutes les personnes qui nous ont aidés à réaliser ces expositions successives sans oublier les ateliers municipaux, le service communication, le musée, la médiathèque et... les relecteurs.

Les trois premiers épisodes ont accueilli 5 000 visiteurs dont 2 800 scolaires. Leur venue et leurs encouragements participent d'une transmission nécessaire au devoir de mémoire.

Exposition du 6 novembre 2017 au 30 décembre 2018

Ouverture au public du lundi au vendredi de 14h à 17h - Entrée libre

Ouvertures exceptionnelles le 11 novembre 2017 et le 11 novembre 2018  
de 10h à 12h et de 14h30 à 18h

Archives municipales de Marmande

1 rue du Palais • Tél. 05 53 93 47 24

[mairie-marmande.fr](http://mairie-marmande.fr) • [facebook.com/villedemarmande](https://facebook.com/villedemarmande)

**Marmande**  
TERRE DE GARONNE



# TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	1 font	2
2	2	4
2	3	6
2	4	8
2	5	10
2	6	12
2	7	14
2	8	16
2	9	18
2	10	20
2	11	22
2	12	24

5 fois	1 font	5
5	2	10
5	3	15
5	4	20
5	5	25
5	6	30
5	7	35
5	8	40
5	9	45
5	10	50
5	11	55
5	12	60

8 fois	1 font	8
8	2	16
8	3	24
8	4	32
8	5	40
8	6	48
8	7	56
8	8	64
8	9	72
8	10	80
8	11	88
8	12	96

3 fois	1 font	3
3	2	6
3	3	9
3	4	12
3	5	15
3	6	18
3	7	21
3	8	24
3	9	27
3	10	30
3	11	33
3	12	36

6 fois	1 font	6
6	2	12
6	3	18
6	4	24
6	5	30
6	6	36
6	7	42
6	8	48
6	9	54
6	10	60
6	11	66
6	12	72

9 fois	1 font	9
9	2	18
9	3	27
9	4	36
9	5	45
9	6	54
9	7	63
9	8	72
9	9	81
9	10	90
9	11	99
9	12	108

4 fois	1 font	4
4	2	8
4	3	12
4	4	16
4	5	20
4	6	24
4	7	28
4	8	32
4	9	36
4	10	40
4	11	44
4	12	48

7 fois	1 font	7
7	2	14
7	3	21
7	4	28
7	5	35
7	6	42
7	7	49
7	8	56
7	9	63
7	10	70
7	11	77
7	12	84

10 fois	1 font	10
10	2	20
10	3	30
10	4	40
10	5	50
10	6	60
10	7	70
10	8	80
10	9	90
10	10	100
10	11	110
10	12	120